

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Un regard suffit-il pour transformer l'univers?

Suzanne Jacob, *La part sans poids de nous-mêmes*, Montréal, du Passage, 2003, 84 p.

François Barcelô, Marie-Claire Biais, Chrystine Brouillet, Gilles Pellerin et André Truand, *Montréal noir* (collectif sous la direction de Patrick Leimgruber), Montréal, Les 400 coups, 2003, 152 p.

Collectif, *Tant d'histoires autour des seins*, Montréal, Planète rebelle, 2003, 126 p.

Yvon Paré

---

Numéro 114, été 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (2004). Compte rendu de [Un regard suffit-il pour transformer l'univers? / Suzanne Jacob, *La part sans poids de nous-mêmes*, Montréal, du Passage, 2003, 84 p. / François Barcelô, Marie-Claire Biais, Chrystine Brouillet, Gilles Pellerin et André Truand, *Montréal noir* (collectif sous la direction de Patrick Leimgruber), Montréal, Les 400 coups, 2003, 152 p. / Collectif, *Tant d'histoires autour des seins*, Montréal, Planète rebelle, 2003, 126 p.] *Lettres québécoises*, (114), 28–29.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Un regard suffit-il pour transformer l'univers ?

*Un regard suffit-il pour transformer l'univers, le défaire, le remodeler ou le nier ? Un regard pour imaginer l'au-delà, explorer un monde fictif qui devient plus présent que ces lieux qui nous sont familiers. Et l'œil de l'autre, comme un jugement ou une preuve de sa propre existence...*

R É C I T | YVON PARÉ

Nous entrons dans *LA PART SANS POIDS DE NOUS-MÊMES* comme dans une cathédrale. Un moment de recueillement. Le silence. Après, l'escalier nous aspire vers les hauteurs. Nous grimpons en tournant, cherchant notre souffle. Nous tenons le texte à deux mains, une présentation très soignée de Marie-Christine Lévesque. Rien de trop appuyé ou de trop incisif. Il faut se faire économe devant une artiste qui niche sous le toit des églises. Tout en haut, après avoir poussé la porte de l'atelier, une femme nous regarde, sourire doux. Un ange. Elle semble venir d'une autre époque ou plus simplement elle a glissé sur le temps. Cheveux blancs, vêtements qui dissimulent un corps que l'on sent puissant et plein d'énergie. Le visage rayonne. Nous sommes devant la femme « qui parle avec les anges ». Il ne reste plus qu'à écouter. Le guide se nomme Suzanne Jacob.

*L'ange est la part sans poids de nous-mêmes. La part qui se soulève et qui s'échappe. Celle qui prend son essor et vole, dans l'éveil ou dans les rêves.*

*Pourtant, quand on est soulevé et qu'on échappe au poids, dans l'éveil ou dans le rêve, ce ne sont pas des ailes qui nous meuvent, qui trompent le temps et la distance, qui abolissent tout effort, toute fatigue. (p. 19)*

Le ton est donné. Il ne s'agit pas d'une étude minutieuse du travail de Muriel Englehart mais d'une réflexion sur un monde qui a habité l'imaginaire pendant des siècles. Les anges, ces compagnons si près des humains et si conscients de l'au-delà. Les passeurs, les témoins qui consentaient à suivre les vivants et qui les quittaient dans la mort, au dernier souffle.

Suzanne Jacob, dans un texte précis, magnifiquement écrit, questionne, nous pousse vers ces grandes figures paisibles qui constituent l'univers de Muriel Englehart. Cette part de soi qui aspire à la légèreté et peut-être aussi à l'immortalité. Ce côté de l'humain qui ne trouve plus sa place dans un monde entièrement

voué au commerce. Quelques pages, mais c'est suffisant pour « entrer en méditation ». Lecture mais aussi prière.



*« Comment t'éveiller quand tu ne sais pas où tu dors », dit l'ange à Gitta Malasz. L'ange, c'est la voix qui s'est ouvert un passage jusqu'à Gitta à travers le vacarme de la guerre. Cette voix, si elle a traversé le vacarme de la guerre, peut donc franchir le vacarme des pires tempêtes de décibels, peut donc arriver jusqu'aux oreilles d'un homme ou d'une femme du XXI<sup>e</sup> siècle. (p. 21)*

Au bout du texte, le visiteur regarde les sculptures filiformes de Muriel Englehart comme s'il était dans son atelier. Les photographies nous portent et guident le regard. J'ai fait le parcours, plusieurs fois, m'attardant à une longue main ouverte, à une paume tendue pour le don ou l'obole, m'arrêtant à un visage paraissant refermé dans un bonheur paisible. Et après, encore Muriel Englehart devant son miroir. Oui elle voit les anges, surtout quand la lumière prend plaisir à inventer des formes. À la sortie du livre, nous plongeons dans l'escalier, apprenant à redevenir lourd, vivant. Peut-on quitter une femme qui sait voir ce que nous ne voyons plus ?

Suzanne Jacob, Muriel Englehart et la photographe Dominique Malaterre offrent un livre impeccable et nécessaire. Un plaisir pour qui veut voir.



## L'ŒIL NOIR

Nous abandonnons les églises pour plonger dans les ruelles et la saleté si humaine. C'est le monde des odeurs et du vacarme. Le Montréal un peu étrange et sordide que l'on découvre en circulant sur les trottoirs. La contrainte était intéressante pour les cinq écrivains. Unité de lieu. Montréal. Mais aussi une couleur : le noir.

François Barcelo dans ses textes courts est excellent. Il sait ménager ses effets, utiliser à bon escient son humour et son cynisme. Je n'ai pas tout lu François Barcelo, mais assez pour savoir qu'il est capable du pire et du meilleur. Il a souvent tendance à se fatiguer de son sujet dans ses romans plus ambitieux.

*Tant pis*, un roman fort bien lancé, tourne à vide. Par contre, *J'enterre mon lapin* est un petit bijou.

Dans *Blanc comme neige*, il sait être cinglant, imaginaire, sordide et cruel. Barcelo joue des contrastes et nous le suivons dans les situations les plus invraisemblables. On ne demandait rien de moins.

Marie-Claire Blais, même dans un texte relativement court, déstabilise. La vie n'est pas linéaire. Pour aller d'un point à un autre, que de détours, de virages et de retours. Il y a aussi les autres. Chaque individu est une cellule de l'humanité. L'auteure de *Soifs* témoigne en reprenant la « simultanété » si chère à Virginia Woolf. Plus, elle fait de cette « simultanété » la trame ou la manière de son récit. Tout se confond, se lie dans une trame qui va et vient.

Nous accompagnons toute une jeunesse perdue et à la dérive. Nous sommes à Montréal, mais aussi au Cambodge et ailleurs. Il y a un lieu, un espace, mais peut-être le temps s'est-il défilé.

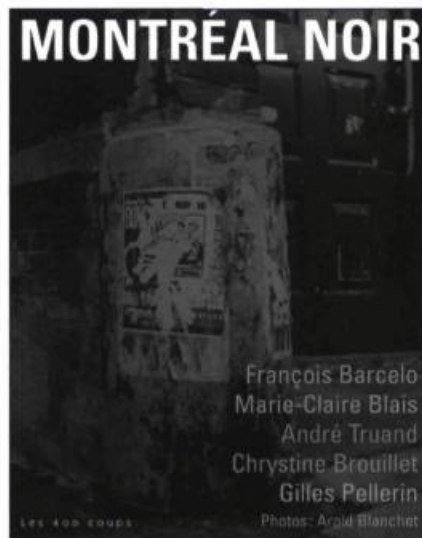
[...] *Nous venons tous de loin et d'ailleurs, et de tous les coins de ce pays si vaste, chacune, chacun arrive ici tous les jours, Pierro dit qu'il y en a trop de ces filles qui cherchent du travail, mais il ne refuse personne, c'est lui qui prend d'abord l'argent derrière son bar, le Diamant de Nuit, il nous remet ensuite ce qu'il nous faut pour vivre, ce n'est jamais assez mais Pierro tient à payer nos vêtements courts qu'il choisit lui-même...* (p. 43-44)

Une écriture comme un long ruban sans fin qui égare le lecteur, le reprend, le bouscule et le ramène. Une vague qui monte, descend et repart. Il faut oublier les balises et s'abandonner à ce regard qui trace la route comme les grands courants marins qui ceignent la planète.

Passons sur André Truand et « sa petite âme ». Banal, long et ennuyeux.

Christine Brouillet revient avec Maud Graham. L'histoire est bonne en ce temps de verglas, précise, étrange, mais l'écriture ne lève jamais. Le verglas a peut-être tout figé. L'étrange impression de plonger dans les pages d'un journal par moments. Des dialogues plaqués et artificiels. Peut-être Christine Brouillet a trop écrit pour la jeunesse. Elle dit tout, explique tout et cela devient fort agaçant. Le lecteur a aussi droit à son espace dans un texte.

*La situation était bien pire qu'il ne l'avait imaginée. Pour leur sécurité, des milliers de personnes devaient quitter leur maison, se regrouper dans des gymnases et des centres d'accueil. Certaines refusaient de quitter leur demeure et devaient être expulsées pour leur bien. Les policiers de Montréal, inquiets,*



*épuisés, dépassés par ce désastre imprévisible, étaient tous mobilisés. On attendait maintenant l'intervention de l'armée canadienne. Des camions sillonnaient bientôt les rues, transportant des hommes, des sacs de couchage, des couvertures pour équiper les sinistrés.* (p. 102)

Gilles Pellerin termine l'aventure. Visite d'une maison un peu étrange où l'action va se dérouler. Le décor et après les personnages. Nous sommes souvent déroutés. Nous devons user de tous nos sens pour nous y reconnaître, revenir en arrière, recommencer la lecture. Une véritable aventure sensorielle.

Gilles Pellerin tisse sa toile et, à la toute fin, c'est le lecteur qui est attaché sur la chaise et qui fait face à un obsédé. Étrange et dérangeant. Et quelle écriture !

*Montréal : le ciel américain (très bas, pas métaphysique pour deux sous) ; une ruelle qui cherche le nord en se faufilant entre les hangars ; la poussière ; les tempêtes de pollen ; l'assemblée spontanée de citoyens chevauchant des chaises pliantes sur le trottoir, devant le bloc de béton qui tient lieu de seuil ; des pizzerias, des vitrines surchargées de bocaux de poivrons rouges marinés ; le simple mot smoked meat ; le combat contre les portes du métro quand l'air chaud se précipite dans l'hiver comme dans la mort au moment où vous cherchez à entrer.* (p. 129)

Trois très bons textes sur cinq, c'est beaucoup.

## L'ŒIL INQUIÉTANT



Les causes humanitaires, si nobles soient-elles, ne sont surtout pas une aventure littéraire. Ce collectif est le résultat d'un concours lancé par la Table communautaire d'information en santé des femmes et le groupe Relais-femmes. Je m'attendais au pire avec *Tant d'histoires autour des seins*. Je craignais le désastre et surtout les bonnes intentions. Qu'est-ce que Planète rebelle venait faire dans cette histoire avec un CD ?

Il y a de tout dans ce recueil, des trouvailles, des inventions, des petits bonheurs d'écriture, mais aussi des textes banals. Signalons *Mammaire* de Micheline Beaudry, un texte fait de regards et de non-dits, *La nounou russe* de Renée Robitaille qui s'avère un véritable plaisir. Monique Juteau aussi nous plonge dans une réalité dure et cruelle.

*Elle dessine des femmes avec des seins énormes gonflés à bloc. Elles tiennent par le cou des chatons jaunes aux corps mous, longs et flasques, comme si l'on venait de les noyer. Elle aimerait que les poils des chats soient encore plus détaillés, plus jaunes, plus mouillés, plus collés à la peau. Elle s'acharne ainsi sur le réel depuis qu'elle a perdu un sein, le gauche, dans un champ de fraises bio, en ramassant par mégarde une petite tumeur, devenant ainsi un être encore plus flou, plus fictif qu'avant.* (p. 86)

Une lecture fort agréable que cette course à relais. Le CD apporte une dimension autre et constitue une œuvre en soi. Il réinvente le livre.